sur les dépenses, que nous avions porté pour quatre fermes-modèles à 6,460,000 P., se trouverait réduit à 6,040,000 P. Cette erreur, comme l'on voit, n'a aucune importance par rapport à la donnée principale du sujet que nous avons traité.

NOUVELLES DIVERSES.

Vendredi dernier, S. M. le Sultan s'est rendu, avec sa suite ordinaire, à la mosquée de Beschiktache, pour y assister à la prière de midi.

— Mercredi, dans la matinée, S. A. le Grand-Vézir s'est rendu au palais impérial de Téhéragan où il a eu l'honneur de travailler avec le Sultan.

— S. M. le Sultan voulant donner au ministre des finances, S. Exc. Sarim pacha, un témoignage de sa satisfaction, lui a fait remettre une tabatière enrichie de brillans et ornée du chiffre impérial.

— A l'occasion de son élévation au grade de muchir, le ministre des Affaires étrangères, S. Exc. Aali pacha, a reçu les félicitations de tous les membres du corps diplomatique.

— Mardi, dans la matinée, le ministre de Prusse, M. le comte Perpoucher, s'est rendu chez S. Exc. le ministre des affaires étrangères.

— S. Exc. Arif pacha, ministre d'état, qui avait été retenu quelques jours dans ses appartemens par une légère indisposition, a repris ses travaux à la Porte, depuis jeudi dernier.

— Nous avons raconté, dans notre dernier numéro, l'accident dont M. Musurus a été victime dimanche dernier, mais quelques unes des circonstances qui l'ont accompagné, n'ont pas été exactement rapportées. Ainsi, le pied du cheval a porté sur le côté droit du thorax, et c'est dans cette région, que deux côtes ont été fracturées. Une abondante saignée a été pratiquée au malade, et des applications répétées de sangsues ont eu lieu pendant les trois jours qui ont suivi. Aujourd'hui, la respiration est parfaitement libre, aucun symptôme alarmant ne s'est manifesté, et nous sommes heureux d'annoncer que le malade est hors de tout danger. Seulement, la nature même de la maladie exige un repos très absolu assez prolongé, et mieux informés, nous ne pensons pas que M. Musurus puisse se rendre à son poste avant une vingtaine de jours.

— S. M. la reine des français a reçu le 22 décembre S. Exc. Suleiman pacha, ambassadeur de la Sublime Porte près la cour des Tuileries.

— Mercredi dernier, S. Exc. Méhémet Réchid pacha, nommé en dernier lieu gouverneur général de l'eyalet de Van, a été invité à se rendre à la Porte pour y recevoir sa décoration de mirimiran.

Noi n'était plus apte que ce long-temps à occuper le poste auquel il vient d'être élevé. Un long séjour, en sa qualité de kéhaya-bey de feu le général en chef de l'armée d'Anatolie, Osman pacha, dans l'importante province dont l'administration vient de lui être confiée, lui a permis d'en étudier et d'en connaître les besoins, et nous ne doutons point qu'il ne justifie pleinement la confiance dont il vient d'être honoré par S. M.

— S. Exc. Hamdi pacha, gouverneur d'Erzeroum, s'est embarqué lundi dernier sur le bateau à vapeur anglais, le *Tiger*, pour se rendre à Trébisonde et de là à son nouveau poste.

— Un riche surtout de table auquel la manufacture royale de Sèvres travaillait depuis près de deux années, vient d'être offert par S. M. le Roi des Français à S. M. le Sultan, à l'occasion du séjour que S. A. R. Monsieur, gouverneur de cette dernière, fit, en 1845, dans la capitale de l'Empire Ottoman. Ce travail est d'une exquise délicatesse; c'est à la fois un objet d'art et un produit de l'industrie digne à tous égards de la réputation des ateliers dont il sort.

M. E. de Bourqueney, attaché à l'ambassade de France et M. Pellier, second interprète, se sont rendus à Téhéragan, mardi dernier, pour remettre, au nom de l'ambassadeur, les présents du Roi au premier chambellan de S. M., qui avait été désigné pour les recevoir.

S. M. I. a daigné exprimer la satisfaction que lui a fait éprouver ce témoignage de la reconnaissance du Roi des Français pour l'accueil qui fut fait à son auguste fils pendant son séjour à Constantinople.

— La famille royale de France vient d'être plongée dans la douleur par la mort de S. A. R. Madame la princesse Adélaïde d'Orléans, sœur du Roi.

Le dîner et la réception qui devaient avoir lieu mardi, 18 janvier, chez Madame la baronne de Bourquen-y, sont ajournés. Les salons de l'ambassade de France ouverts tous les mardis à la société de Péra, resteront fermés jusqu'à la fin du mois de janvier.

— Nous avons eu occasion de parler plusieurs fois de M. Rubio qui, à son passage à Constantinople, a eu l'honneur de faire le portrait du Sultan. Ce peintre dis ingué voulant exprimer à S. M. toute sa reconnaissance pour le bienveillant accueil qu'il en avait reçu, lui a fait hommage de son œuvre de prédilection. C'est un superbe tableau représentant deux femmes assises sur un balcon vénitien; l'une est brune et l'autre blonde, et chacune dans son genre, un type de beauté parfaite. Ce tableau fut remarqué à l'exposition de Rome et de Paris, et valut la médaille d'or à son auteur.

Jeudi dernier, il a été remis, par le premier interprète de la Sardaigne, M. F. Lozinovich, à S. M. le Sultan.

— M. le baron de Behr, qui occupe ici depuis plusieurs années les fonctions de ministre de Belgique, vient de recevoir, sur sa demande, un congé de sa cour. M. le baron de Behr n'a pas encore fixé l'époque de son départ. En son absence, les affaires de la mission seront confiées au premier secrétaire, M. de Kerckhove.

— M. Eid de Lesseps, consul de France à Tarsous, qui était venu pour quelque temps à Constantinople pour le rétablissement de sa santé, s'embarque demain sur le paquebot-poste français pour se rendre en congé à Paris.

— Nous avons annoncé, dans un précédent numéro, que le paquebot sardo le *Tripoli*, à bord duquel se trouve l'envoyé du Père auprès de la Sublime Porte, avait dû se réfugier dans le golfe de Naples pour y réparer des avaries. Le 5 janvier, au moment du départ du paquebot français arrivé ici le 14, le *Tripoli* se trouvait encore dans le port de Naples. Toutes ses avaries étaient d'ailleurs réparées, et il devait se rendre pour Constantinople le lendemain. Plusieurs sardes de distinction devaient prendre passage sur le *Tripoli*. Ces détails ont été apportés ici par l'un des passagers du paquebot français.

— La colonie italienne de Constantinople voulait, à l'occasion de l'arrivée prochaine de l'envoyé du St-Siége, pour faire une manifestation en l'honneur du Souverain Pontife. Plusieurs réunions avaient eu lieu, et il avait été décidé que les Italiens se rendraient au premier coup de canon à l'échelle de Top-Hané et accompagneraient de la Monseigneur Ferrieri jusqu'à son hôtel, en arborant, outre les pavillons des divers états, le drapeau tricolore de l'ancienne république cisalpine (vert, blanc et rouge), comme symbole de l'unité de l'Italie. Les S. Pontifes ont toujours reconnu ce drapeau et qui pouvait craindre d'ailleurs, d'après les rapports qu'elle recevait, que cette démonstration ne fût l'occasion de quelques désordres, s'adressât aux représentans de Sardaigne, de Toscane, de Naples et de Hollande, une Note sous la date du 10 janvier, et dont voici la substance :

« Nous avons appris que l'envoyé du Siége, qui est attendu d'un jour à l'autre, doit être reçu, à son débarquement, par les Italiens qui se proposent de l'accompagner jusqu'à son hôtel, en arborant certains pavillons qui n'ont jamais été reconnus officiellement par la Porte. Votre Excellence sait » très bien que ce pavillon a une chose contraire » aux usages internationaux. En conséquence, » nous vous prions de prendre les mesures » nécessaires pour que vos nationaux n'arbo- » rent pas de semblables couleurs et s'abstien- » nent, dans cette circonstance, de toute » démonstration tumultueuse. »

Cette défense a été, en effet, signifiée par les chancelleries des quatre légations, aux sujets italiens résidant à Constantinople.

— Nous annoncions dans un précédent numéro que des troubles assez sérieux avaient éclaté à Tripoli de Barbarie. Bien que le gouverneur, Raghib pacha, ait dispersé les rebelles et prises toutes les mesures commandées par les circonstances, la Porte a décidé de mettre de nouvelles forces à la disposition de ce fonctionnaire, pour prévenir le retour de pareils événemens dans cette province. Trois bataillons d'infanterie et un escadron de cavalerie vont être prochainement expédiés à Tripoli.

— Le 26 décembre, M. le maréchal Soult, accompagné de deux aides-de-camp, s'est rendu à l'école égyptienne à Paris, dont il a conservé le patronage, pour y présider la distribution des prix. Cette solennité, à laquelle assistait S. E. Soliman pacha, ambassadeur ottoman, a été précédée d'quelques exercices, dans lesquels plusieurs élèves ont été interrogés par les professeurs de l'école sur les diverses matières qui font l'objet de leurs cours. Plusieurs d'entre eux ont été reconnus aptes à suivre les cours de Metz et de Saumur. D'autres subiront cette année des examens pour l'école polytechnique. Parmi les élèves qui se sont distingués dans leurs études, on a remarqué S. E Halim bey, fils du vice-roi; et S. E. Ismaël bey, fils d'Ibrahim pacha, qui ont obtenu chacun un prix. M. le maréchal Soult, après avoir adressé au colonel commandant l'école, aux divers professeurs et aux élèves de vives félicitations, a remis au directeur, M. Stéphan, les insignes de la dignité de bey à laquelle le vice-roi l'a récemment élevé en récompense de ses bons services.

— On lit dans les journaux d'Athènes :

« M. Piscatory, ministre de France en Grèce, ayant présenté au Roi ses lettres de rappel, est parti le 3, vers midi, de la résidence de Patissia, pour s'embarquer sur le steamer du gouvernement français la *Vedette*, qui l'attendait depuis quelques jours au Pirée. — M. Thouvenel, secrétaire de la légation, reste en qualité de chargé d'affaires auprès de notre gouvernement.

— On lit dans le *Courrier de Marseille* du 31 décembre :

« Nous avons annoncé hier l'arrivée à Marseille des ingénieurs français chargés des études de l'Isthme de Suez, aujourd'hui nous recevons communication de détails exacts et pleins d'intérêt sur les travaux de cette expédition; ils intéresseront non seulement les amis des personnes qui en faisaient partie, mais encore tous ceux qui aiment à suivre les progrès de cette grande entreprise.

La brigade est composée de :

M. Bourdaloue, directeur de études.

MM. Pouzet, Gabolde, Blanc, Lausier, Jalabert, Enfantin fils, Petit, Lacroix, Bouvier et Delhon. — Opérateurs.

M. le colonel Bruneau, ancien directeur de l'école d'artillerie du Caire, qui avait bien voulu faciliter les travaux de la brigade en se chargeant des relations avec les naturels et du matériel.

Enfin, Mme Bourdaloue et sa nièce, Mlle Z. Voisin, qui avaient désiré, dans cette circonstance, suivre un mari et un oncle et qui, voulant coopérer au grand travail, ont pris les détails de la comptabilité, de la caisse et du journal.

M Gabolde, chef de division, seul manquait; il a eu le courage, au moment où la brigade allait quitter l'Egypte, de retourner un mois de plus camper dans le désert, pour ajouter, d'après les désirs de M. Bourdaloue, de nouveaux détails à ses observations, qui intéresse au plus haut point l'Europe entière.

Dans cette campagne, une carte de 200,000 hectares, appuyée sur résultats trigonométriques et détails à la boussole à été levée, 12 à 14,000 points d'altitude ont été déterminés et vérifiés par trois à quatre opérations différentes, des observations diverses barométriques, thermométriques, etc., etc., ont eu lieu chaque soir.

S. A. Mehemet-Ali, vice-roi d'Egypte, a montré, dans cette occasion, sa sollicitude pour tout ce qui est progrès. Non-seulement S. A. a accueilli avec bonté, à son arrivée et à son départ, le directeur de la brigade, mais encore elle a fait puissamment aider les opérateurs en désignant Linant-Bey, directeur-général des ponts-et-chaussées, suivi de huit ingénieurs égyptiens pour guider, par suite de la connaissance exacte qu'il a des lieux, la brigade française durant tout sa campagne.

Le vice-roi a fait mettre, en outre, à la disposition de la brigade 32 ânes et tout le matériel de campement nécessaire pendant cette expédition des guides de la troupe, 120 chameaux pour les transports; enfin, un firman portant ordre à tous les cheiks et gouverneurs de la Basse-Egypte de faire livrer à la brigade vivres, approvisionnements, et autres objets pouvant être réclamés pour ses besoins.

Comme un faible témoignage de reconnaissance, M. Bourdaloue, au nom de la commission, a laissé à son départ, à S. E. Artin-Bey, ministre de l'intérieur, pour être offerts à S. A., tous les meilleurs instruments qui ont servi aux études.

Afin de parer à tout sinistre en mer, les principaux résultats des études ont été confiés à Linant-Bey pour l'Egypte, et pour la France au consulat général du Caire.

Les ingénieurs allemands ont fini leur travail; il ne reste plus à faire que les études du côté de la mer Rouge, confiées aux ingénieurs anglais. »

— La frégate à vapeur *Sydon*, qui a amené lord Dalhousie à Alexandrie, a quitté ce port le 17 pour retourner à Malte. Le même navire doit revenir à Alexandrie vers le mois de février pour y chercher lord Hardinge, ex-gouverneur-général, et le transporter à Marseille. Sa Seigneurie doit débarquer à Cosseïr, sur la côte ouest de la mer Rouge; de là il traversera le désert jusqu'à la ville de Kehné, où un bateau à vapeur, envoyé par le vice-roi, doit l'attendre pour le conduire à Thèbes et aux cataractes du Nil. De là il descendra le Nil jusqu'à Alexandrie.

— On écrit de Livourne que l'escadre anglaise a appareillé dans la matinée du 18 décembre pour se diriger vers le golfe de la Spezia où elle ne doit rester que deux ou trois jours. L'amiral W. Parker, qui doit le retourner de Rome, se rendra, dit-on, à Gênes sur un bâtiment à vapeur, pour rentrer ensuite à Malte, à ce qu'on assure, avec son escadre, vers la fin du mois.

— On écrit de Toulon, le 20 décembre :

« On remet promptement au complet les équipages des vaisseaux de l'escadre de la Méditerranée. Il est déjà arrivé des ports du nord, par divers navires de l'Etat, un nombre d'hommes presque suffisant pour remplacer les congédiés de la classe de 1840. Le gouvernement paraît disposé à tenir l'escadre sur un bon pied.

» Nous avons sur rade la corvette de guerre tunisienne *Sidoïa*. Ce bâtiment, dont l'équipage est fort de 350 hommes, a apporté la machine du bateau à vapeur le *Dante*, qui pourra servir, dit-on, pour le bateau à vapeur le *Minos*, dont le gouvernement fait cadeau au Bey de Tunis.

» Le brick-transport de l'Etat la *Pintade*, qui ces jours derniers était de retour en rade, avait été expédié dans le Levant avec des vivres pour la division française, qui, dit-on, a été envoyée au Pirée (Grèce).

— Nous venons d'apprendre que M. Castellinard, consul de Sardaigne à Jérusalem, vient d'être nommé par le Saint-Père, chevalier de l'Ordre de *San Gregorio Magno*, en récompense des services qu'il n'a cessé de rendre à la Chrétienté orientale dans la Palestine, et surtout en Moldavie où il s'est donné tant de peine pour recueillir une somme destinée à l'érection de l'église catholique dont la ville de Galatz lui est redevable. Comme le produit de la quête ne pouvait suffire pour l'entière réalisation de cette œuvre, il est, au dire de la renommée que M. Castellinard, avec un zèle qui lui fait le plus grand honneur, a fourni, de ses propres deniers, le complément nécessaires pour achever ce saint édifice et l'ouvrir un moment plus tôt à la piété des fidèles.

— Durant l'incendie qui a eu lieu samedi dernier à Galata, l'hôpital sardo a couru les plus grands dangers. Le chancelier de S. Antoine, le Père Jérôme, s'est montré partout les lieux, et c'est grâce à ses efforts et à l'habile direction qu'il a imprimée aux travaux que cet hôpital a pu être sauvé. La conduite de M Brizzio est d'autant plus méritoire, qu'il a dû faire preuve d'un très grand courage et exposer même ses jours pour sauver cet établissement. S. A. le capitan pacha s'était empressé de mettre à la disposition de M. Brizzio tous les secours nécessaires.

On sait que c'est également grâce aux secours fournis par l'Arsenal, que le couvent des sœurs de la Charité et l'établissement des Lazaristes ont pu être préservés des flammes. La supérieure, sœur Marie, et le chef des Lazaristes, M. Doutherq, ont adressé chacun une lettre à S. A. le ministre de la marine pour lui exprimer toute leur reconnaissance.

— Lundi dernier, un feu de poêle a failli allumer un incendie au Fanal, dans la maison du prince de Samos. Fort heureusement qu'on s'en est aperçu à temps, et en quelques instans ont est parvenu à s'en rendre maître avant que les flammes eussent produit le moindre dommage.

— Vendredi dernier, cinq malfaiteurs se sont introduits dans le bureau du capitaine du port Sarde, à Galata, et ont enlevé une assez grande quantité de soieries appartenant à un négociant génois, M. Marengo.

C'est le troisième vol commis depuis moins de deux ans dans le même endroit.

— Dans notre dernier numéro, nous appelions l'attention de la police sur une maison de Perchembé-Bazar, qui s'était écroulée en partie, et menaçait de tout le reste.

Depuis avant-hier, on a commencé à démolir ce qui restait debout de cette habitation.

Au moment où nous commençons notre tirage, le bateau à vapeur sardo monté par Monseigneur Ferrieri, entre dans le port et salue le pavillon ottoman.

Une personne qui a assisté au bal que M. Thomas Ralli a donné, dimanche dernier, à l'occasion de la fête de son fils, nous adresse la lettre suivante qu'elle nous prie d'insérer dans notre feuille :

« M. Thomas Ralli, un des plus riches et des plus estimables négocians de Constantinople, a donné, dimanche dernière, un bal à l'occasion de la fête de son fils.

« M. Ralli, avait réuni chez lui l'élite de Constantinople : l'ambassade russe avait répondu, avec empressement, à l'invitation qui lui avait été faite, et son exemple avait été suivi par les familles les plus distinguées de la ville.

« Mme Ralli présidait à la fête avec son aisance et son amabilité habituelles; ses manières affables, la politesse avec laquelle elle accueillait chaque nouveau-venu, l'empressement qu'elle mettait à prévenir les moindres désirs de ses hôtes, lui ont mérité les éloges qu'elle s'attire toujours en pareille circonstance.

« Le bal a été ouvert par la danse des enfants. C'était un spectacle délicieux de voir tous ces jolis petits visages roses et gais; ces belles petites têtes, bien coiffées; cet heureux abandon de l'enfance qui respire l'innocence et le bonheur.

« Mme Ralli veillait, avec la plus tendre sollicitude, à ce que personne ne prendre part à la danse générale. Sa beauté ressortait encore plus au milieu de tous ces enfans frais et blancs; on eût dit une reine au milieu de sa cour.

« Les enfans cessèrent de danser vers dix heures, et alors les grands commencèrent. La fête fut gaie, animée, et se prolongea assez avant dans la nuit.

« Chacun se retira en manifestant la rapidité du temps, et sans avoir dans l'âme ce vide que l'on ressent ordinairement après ces sortes de fêtes. »

(Correspondances particulières.)

SYRIE. Damas 22 *décembre*. — Dans ma dernière lettre, je vous ai annoncé l'arrivée de sept-cents bédouins algériens. C'était une erreur que vous me permettrez de rectifier. Le nombre des algériens arrivés à Damas ne dépasse pas celui de quatre cent cinquante.

Ces jours derniers, est arrivé Ahmed Ben Salem, leur chef. Le village de Bosra dans le Hauran leur a été proposé, mais ils l'ont refusé parce que l'eau ne s'y trouve pas en quantité suffisante. Des instructions à ce sujet ont été demandées à Constantinople. Le bruit court dans la ville que ces étrangers, mécontents de l'accueil que les damasquins leur ont fait, se sont décidés à rentrer dans leur patrie.

Dimanche dernier, une tentative d'assassinat a eu lieu sur la personne d'une fille chrétienne de l'âge de douze ans. Voici comment le fait est arrivé : l'enfant se rendait tous les jours dans une pen ion de petites filles, près de laquelle habitait une femme de la secte des mutoualis. Cette femme s'aperçut que la jeune écolière portait ordinairement sur la tête des bijoux de quelque valeur. Pendant longtemps elle épia l'occasion de les lui voler sans

---

dit le jeune homme d'une voix triste. Votre père n'a-t-il pas brisé sans retour le plus cher et le plus ardent de mes vœux?

— Sans retour... peut-être... fit la jeune fille doucement.

— Est-il possible? votre père consentirait à m'accorder votre main?...

— Je n'ai pas dit cela, monsieur.

— Et bien! alors, quel espoir me reste-t-il à former? Vous le savez, Clémence, sans vous il ne peut exister de bonheur pour moi.

La jeune fille considéra à travers la cloison le visage désolé de Furcy; elle resta en silence quelques instants, prolongeant avec une joie qui n'était pas exempte de malice le tourment du jeune homme, qui étaient pour elle un témoignage d'amour; puis, avançant plus près encore ses jolies lèvres de l'étroite ouverture qui lui servait de communication, et baissant la voix :

— Mais je n'ai pas dit non plus que tout était perdu sans retour, dit-elle d'une voix légèrement tremblante. Si on voulait persévérer, si on m'aimait autant qu'on veut bien le dire.

— Oh! vous savez bien, Clémence, que la langue humaine n'a pas d'expressions qui puissent rendre l'immensité de mon amour.

— Je ne sais pas cela, monsieur, dit Clémence en agitant la tête par un mouvement plein de grâce. Je ne sais seulement pas vous abandonner facilement au doute et à l'abattement. Si vous vouliez m'écouter et suivre mes avis un peu...

— Eh bien?

Les joues de la jeune fille se colorèrent d'une teinte carminée qui glissa lentement comme un doux reflet de pudeur et d'amour, puis disparut.

— Eh bien! Jules, dit-elle timidement, ce vous qui vous dites si cher et si ardent, vous pourriez le voir se réaliser.

— Le pensez-vous, Clémence? fit le jeune homme avec transport? ah! vous me rendez la vie. Savez-vous que j'avais bien lieu d'être abattu et découragé? Votre père m'avait dit bien nettement : Touchez la, vous n'aurez pas ma fille.

Clémence sourit.

— Comme Sganarelle à Léandre, dit-elle. Pourtant Léandre épousa celle qui lui était si nettement refusée. C'est qu'il aimait vraiment, c'est qu'il persista.

— Je persistérai, Clémence.

— Ecoutez-moi, Jules. J'ai une sœur qui a été mariée à un homme fort riche, et dont le jours mon père s'applaudissait de cette union qui lui semblait réaliser tout le bonheur qu'il avait désiré pour ma sœur. Il désirait pour moi un sort semblable, et c'est pour cela qu'il a repoussé votre demande. Mais ma sœur est revenue, il y a peu de jours, d'un long voyage en compagnie de son mari. Elle fit à mon père un tableau si pathétique de son amour, elle lui représenta avec tant de force les malheurs et les inconvénients de ces mariages d'argent, où le cœur n'est pour rien, que mon père fut ébranlé.

— Ah! l'excellente sœur que vous avez là, Clémence! comme je la remercierai! Je lui devrai le bonheur de ma vie, s'écria Furcy.

— Attendez, fit la jeune fille avec malice. Avant de vous protéger directement, elle veut vous connaître, savoir si je ne me suis pas laissé aveugler, si vous méritez tout l'intérêt qu'on vous porte.

Furcy fut un geste d'une fatuité superbe.

— Ah! s'écria Clémence, elle vous trouvera, que votre sœur saura bien apprécier l'étendue de mon amour et de mon dévoûment. Une voix secrète me dit que je serai votre époux.

— Mais tout-à-coup un souvenir se dressa en face de Furcy, ses membres tressaillirent, son visage s'agita et se couvrit subitement d'un nuage.

— Votre époux !... oh! mon dieu !... s'écria-t-il.

— Qu'y a-t-il, Jules? demanda la jeune fille d'un ton effrayé.

— Clémence, je suis le plus infortuné des hommes.

— Vous êtes le plus infortuné des hommes !... parce que vous pouvez devenir mon époux! demanda Clémence avec étonnement.

— Hélas! oui, Clémence, plaignez-moi!

La jeune fille recula en bondissant, comme si un serpent l'eût piquée.

— Que voulez-vous dire, monsieur? fit elle d'une voix tremblante.

— C'est une fatalité qui s'est attachée à moi, mais je ne puis plus songer à vous, Clémence, dit Furcy tristement, mais je ne puis m'interdire de former aucune pensée d'avenir et de bonheur.

Clémence courba sa jolie tête sur ses deux mains pour dérober la pâleur de marbre qui s'était répandue sur son visage, ainsi que deux larmes qui coulaient en tremblant le long de chacune de ses joues.

— Ah! je le savais bien, murmura-t-elle d'une voix étouffée; vous ne m'aimiez pas comme vous le disiez! Oh! monsieur, c'est indigne!..

— Ecoutez-moi, Clémence, dit le jeune homme, et loin de me condamner, vous aurez pitié de moi; vous repousserez cette pensée que vous venez d'exprimer, vous me rendrez justice.

Clémence s'était rapprochée pas à pas et était venue appuyer de nouveau sa tête près de la cloison. C'étaient ses lèvres qui avaient accusé et non son cœur, qui était encore dans toute la naïve confiance d'un premier amour; elle attendait une justification pleine, éclatante; elle prêta l'oreille.

— Je n'ai jamais eu de vous exprimer le profond désespoir que me cause le refus de votre père, dit Furcy. J'étais plongé dans une tristesse mortelle, je vous croyais à jamais perdue pour moi... Je ne sais quelles pensées vinrent m'assaillir. Je voulus étourdir cette douleur qui me rendait presque insensé.

— Ah! et quel beau moyen imaginâtes-vous? fit la jeune fille, sérieusement alarmée.

— Le hasard m'en fournit un tout simple... Un soir, je me trouvais avec quelques amis chez Vélour.

— Témoignage frappant de désespoir, en vérité!

— Certainement, Clémence, je voulais me distraire. On jouait un jeu d'enfer. J'avais toujours eu dire : Malheureux en amour, heureux en jeu. Vous comprenez cela, Clémence... Quand on est malheureux en amour, le moindre dédommagement qu'offre la Providence est toujours bien accueilli. Je jouais et je perdis cent louis.

— Le grand malheur! vous savez à présent qu'il ne faut pas avoir une foi trop aveugle aux proverbes.

— Mon malheur est plus grand que vous ne pensez, Clémence, car je n'étais pas le seul que je perdis : j'ai le dernier d'un millier environ que je possédais en arrivant à Paris.

— Et c'est là ce qui vous rend malheureux, Jules?

— Hélas! il y a autre chose encore. Cette perte avait achevé de m'aigrir; j'étais maltraité dans mes intérêts, je jouais au jeu et je trouvais moyen de jeu crus que le sort s'acharnait contre moi, la vie me devint à charge. Je trouvai une occasion honnête de m'en débarrasser, et je m'en emparai comme d'une dernière compensation. Un duel, deux duels même s'offrirent à moi, je les acceptai avec empressement; je do s me battre ce matin.

— Cet!...

— Et je venais vous dire adieu, Clémence.

— Est-il possible, Jules! dit la jeune fille éplorée; vous êtes tranquille et doux, vous n'êtes point querelleur, vous ne pouvez avoir d'ennemi qui en veuille sérieusement à votre vie.

— Cela est pourtant ainsi, Clémence; c'est un duel à mort.

— Mais quel événement si grave a pu survenir? Deux hommes ne vont pas ainsi s'entre-tuer sans avoir au cœur une haine implacable. Répondez-moi, Jules, je veux tout savoir.

Furcy se mordit les lèvres. En ce moment, les motifs de son duel lui paraissaient si absurdes et si déraisonnables, qu'il n'eût rien pour rien au monde les avouer à qui que ce fût. D'ailleurs il y avait un double écueil à dire la vérité : Furcy était sûr de n'être pas pardonné. L'estime du mari outrageux, de la femme légère et de la lettre acoustrice, serait très bien admise, mais pour le reste il n'y fallait compter que très peu. La jalousie veille sans cesse à côté de l'amour, et les femmes sont toujours portées à se gaber. Et ce parce qu'elles sont habituées à tromper et d'être trompées?

Grave question que nous laissons résoudre à un plus habile on à un plus téméraire.

Donc il courait le risque de se faire accuser du crime impardonnable d'inconséquence, sinon d'infidélité.

Dans les cas où son récit obtiendrait une foi complète, il serait tout loin de s'amoindrir, car elle devenait insoutenable et faisait jusqu'au ridicule, ce qui était bien pis.

Il était assez embarrassé, quand il entendit la sonnette de son appartement s'agiter avec violence.

— Il faut que je vous quitte, Clémence, dit Furcy; ce sont mes témoins qui arrivent sans doute.

— Un instant encore, je vous en supplie, fit la jeune fille.

— Impossible!... D'ailleurs on vient aussi de votre côté.

Clémence se rejeta vivement à quelques pas de la cloison, en entendant du bruit derrière elle, et elle envoya un dernier regard de supplication et d'un désespoir suprêmes à Furcy.

— N'oubliez pas, dit-elle avec émotion, que vous n'êtes pas libre de disposer de votre vie, qu'elle ne vous appartient pas à vous seul.

Elle essuya les larmes qui brillaient au coin de ses paupières, et disparut.

Furcy rentra en même temps, et s'empressa d'aller ouvrir, car le bruit de la sonnette dégénérait en véritable carillon, et il se trouva en présence de deux jeunes gens dans lesquels il reconnut en effet ses deux témoins.

(La suite au prochain numéro.)